

Monsieur Valdemar, encore?

Jacques Nassif

Parmi tous les dangers qui menacent nos enfants, quand ils commencent à sortir de l'enfance, il y a principalement : la passion, la drogue et la secte.

Le risque que fait courir la secte est plus insidieux que celui qu'ils encourent avec les autres, car il a la particularité de forcer le sujet à quitter le fardeau de la subjectivité, sans lui proposer pour autant la contrepartie d'une jouissance (comme c'est le cas avec la drogue) ni celle d'une exacerbation du désir (comme cela arrive dans la passion).

On pourrait penser que la psychanalyse, qui a au moins pour visée de rétablir un sujet dans le sentiment de sa légitimité, en le rendant à même de mieux connaître la cause de ce qui le divise, serait par définition à l'abri de la secte. Il semble pourtant que les services de police n'ont pas hésité, dans la nomenclature qu'ils ont récemment proposée des sectes existantes en France, à désigner certaines d'entre elles du terme de « psychanalytiques ». Et vous venez de lire les réflexions que cela a inspiré à ceux de nos collègues qui se sont émus de cette appellation.

Je voudrais pour ma part souligner que la psychanalyse, en tant que remède à une certaine désobjectivation, peut parfois se révéler plus dangereuse que le mal et qu'il m'est souvent arrivé de constater que celle qui se voulait d'inspiration explicitement lacanienne était loin d'être à l'abri de ce virage à la secte.

Les symptômes qui témoignent de cette dérive sont faciles à vérifier autour de nous : la fossilisation d'un discours oscillant entre le catéchisme et l'ésotérisme, des cures menées de bout en bout dans un silence épais que seule tempère la convivialité feutrée de salles d'attente où une clientèle fait corps et où le raccourcissement du temps des séances incite ce corps à faire masse dans un transfert de groupe indénouable ou dans des transferts parallèles plus ou moins fraternels, enfin une servitude volontaire clairement indiquée comme idéal et cimentée à travers des objectifs militants et des prébendes accordées à tous ceux qui suivent les mots d'ordre, perpétuent l'exclusion des mal pensants, et participent au noyautage de pans entiers de l'Université ou des institutions de soin, en voyant ainsi leur nom promu à des places en échange d'un abandon de toute critique.

Comment les conditions peuvent-elles être réunies pour une telle défaite de la pensée, au nom même de la psychanalyse? C'est ce à quoi je vais m'employer aujourd'hui, en proposant une définition de la secte qui n'est pas encore usitée, mais dont je vais essayer de démontrer la pertinence au fur et à mesure de mes analyses portant, non point sur la situation que j'ai brossée, mais sur certains textes de Lacan qui l'ont précédée, et à mon sens permise, dans la mesure où ils continuent de la justifier.

Je définirai la secte comme un lien social de sujétion plus ou moins poussée, qui s'établit grâce à l'action du langage, mais par *une articulation insidieusement fautive entre l'effet de la voix et celui de l'écrit*, visant à obtenir du sujet qu'il finisse par se persuader qu'*un écrit est fait pour ne pas se lire* ou que ce qui se lit, loin d'être le texte d'une pensée, ce ne peut être qu'une voix qui donne corps à un texte préférablement aussi énigmatique qu'incompréhensible.

Or il est confondant que certaines des prémisses de ce défaut d'articulation entre la voix et l'écrit se rencontrent dans certaines affirmations à l'emporte-pièce de Lacan lui-même, telles qu'elles figurent en deux points décisifs de son corpus écrit : je veux parler de « Situation de la psychanalyse en 1956 » et de la « Postface » au premier séminaire dont la transcription autorisée a été publiée : *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, paru en 1973, à l'époque même où est prononcé le séminaire *Encore* dont la troisième séance est même intitulée par le transcritteur : « La fonction de l'écrit ».

Je reviendrai donc sur les thèses contenues dans ces textes, même s'ils ne thématisent pas, et pour cause, la voix en tant que telle; mais je soutiens pour l'instant que les formulations que j'y isolerai sont à mettre en rapport avec certains faits que je qualifierai d'historiques, dont certains sont patents, quoique non encore relevés, mais dont d'autres sont oubliés, voire proprement refoulés.

Or il se trouve que « Les faits » est le titre même de Poe, quand il raconte « Le Cas de Monsieur Valdemar » auquel Lacan fait allusion à la fin de son écrit de 1956, mais en tronquant précisément le terme par lequel Baudelaire a pensé devoir traduire ce terme de « *facts* », et qui n'est autre que : « La vérité sur... » Je vais donc m'employer, moi aussi, à la rétablir!

Le premier fait qu'il est facile d'isoler, parce qu'il est indéniable, pour peu qu'on ait approché l'homme Lacan, c'est le contraste qu'il pouvait y avoir entre celui qui savait s'exprimer oralement avec simplicité ou sobriété, pudeur ou courtoisie, en restant au plus près d'une pensée nullement obscure ou tortueuse, et l'homme de plume, toujours en difficulté pour parvenir à s'exprimer d'une façon qui ne soit ni contournée ni tarabiscotée.

On ne vantera pas ici les bonheurs d'une phrase souvent brillante et subtile, déliée ou charpentée, au regard de l'immense difficulté subjective rencontrée devant la feuille, comme si le stylo s'ingéniait à mettre les entraves d'une sophistication de plus en plus poussée face à l'expression de concepts pourtant on ne peut plus solides ou évidents. L'écrivain n'était jamais content, remettait sur le métier jusqu'à faire de l'incompréhension et de l'ambiguïté la pierre de touche d'un accomplissement.

Cela est d'autant plus évident à constater, quand on met en regard la transcription de séminaires prononcés par lui oralement, avec la réécriture à laquelle il s'est parfois employé lui-même dans sa première revue *La psychanalyse*, celle, par exemple, de son séminaire sur *La lettre volée*. Au regard de cette difficulté, le deuxième fait qu'il est facile d'isoler, c'est donc le génie de

l'orateur, capable de subjuguier un auditoire, à l'instar des grands mandarins de la Faculté de médecine dans la tradition de Charcot.

Mais il faut alors tout de suite faire remarquer que l'analyse était passée par là, dans la mesure où l'orateur était ici plus que tout autre sensible à « l'élaboration des idées dans le discours », pour parler comme Kleist, se pliant ainsi à toutes les trouvailles d'une improvisation de plus en plus débridée, mais rendue d'autant plus efficace et sérieuse qu'une masse de papiers griffonnés s'étalaient toujours sur la table et que la contrebasse d'une organisation conceptuelle sans faille rendait la trouvaille purement verbale à portée de langue ou de voix.

On peut à ce propos se demander ce qu'est devenue la masse des papiers antérieurs à l'émission orale et improvisée du Séminaire. Ont-ils été détruits par leur auteur? Seront-ils à jamais perdus pour les archives? Question sans doute un peu naïve, étant donné l'ampleur du détournement opéré par les ayant-droit, qui rend le concept même d'archive, touchant les textes de la psychanalyse, aussi hasardeux qu'incongru, cela dit au déshonneur de notre profession... Sur ce plan-là, depuis Freud, la situation n'aura fait que s'aggraver.

Mais il en est de même aussi à un autre point de vue. Le discours freudien, quand on l'inscrit dans le concret de son corpus textuel, est truffé de contradictions non surmontées. Aucune de ses avancées n'a été biffée ou encore moins formellement désavouée. Au contraire, on assiste chez Lacan, et au moins à partir de 1953, date de la fameuse conférence restée longtemps inédite sur « Le symbolique, l'imaginaire et le réel », à l'affirmation, répétée avec de plus en plus d'insistance, d'une cohérence systématique, voire architectonique.

Le système de cet hégélien impénitent se déploie de séminaire en séminaire, sans que soit jamais avouée la moindre contradiction, sans que soit signalée la moindre errance ou situé le moindre point de remords. Tout était déjà là en creux et ne faisait qu'être de plus en plus explicité ou reformulé; chaque thèse pouvait déjà apparaître aux yeux des vrais connaisseurs comme en gestation ou même comme aussi indispensable à la compréhension future qu'un point de fuite, apparaissant seulement une fois que l'on s'est déplacé dans sa direction.

Une telle naïveté dans la prétention est confondante. Jamais théoricien n'a été aussi pilleur de cadavres, aussi sensible à des modes, aussi à la pointe du dernier cri, aussi infidèle à lui-même comme à ses sources. Et pourtant la fiction est à chaque fois remise en avant du développement progressif d'intuitions primordiales, toujours remises sur le chantier.

Mais laissons aux lacanologues le soin de démêler sur ce point le vrai du faux et contentons-nous de pointer qu'il est pour le moins curieux de voir constamment réaffirmé que le grand Autre est barré, alors que la théorie se prétend toujours déjà là dans un ailleurs ou un autrefois redévoilé. Je ne fais cependant qu'évoquer cette bizarrerie du personnage, pour isoler le quatrième des faits que je pense devoir rétablir.

Lacan est un théoricien qui offre le symptôme d'une fuite en avant effrénée et qui se présente comme affublé d'une incapacité quasi malade à se relire. Quand il le fait, c'est uniquement pour se conforter dans l'illusion de l'architectonique, dans la prétention de l'avoir déjà dit sous une autre forme encore imparfaite et dans la réassurance de pouvoir continuer sur une voie déjà frayée.

Or ce symptôme pouvait être spécialement gênant, étant donné le caractère de plus en plus oral des productions lacaniennes; ne serait-ce que pour éviter des plagiats souvent éhontés et qu'il fallait par la suite dénoncer violemment en s'aliénant de possibles alliés, il aurait mieux valu

que des transcriptions fussent authentifiées, après une relecture assortie de corrections.

À plusieurs reprises, des tentatives de transcriptions plus ou moins résumées ou, au contraire, exhaustives et pointilleuses furent présentées au maître, pour qu'il les relise et les avalise. Il y eut longtemps la plume très experte de J.-B. Pontalis; ensuite M. Safouan s'y risqua pour le Séminaire sur *L'Éthique*; enfin Lacan lui-même, au vu du succès de mes transcriptions du Séminaire sur *La logique du fantasme*, parues dans les *Lettres de l'École*, me demanda officiellement de faire la transcription de *D'un Autre à l'autre*, et l'EFP me versa des honoraires, non sans mettre à ma disposition les services de correcteurs, qui étaient des correctrices et les saintes les plus proches de Dieu... Peine perdue!

Jamais le « Docteur » ne parvint à surmonter le véritable dégoût que lui inspiraient ces textes dont il ne parvenait pas à se croire ou à se vouloir l'auteur. Tout ce qu'il demandait encore une fois à ces tentatives, c'était de lui donner des raisons de continuer ou des confirmations dans le passé de ses avancées les plus actuelles.

Mais pour ce qui est de la lecture proprement dite, il s'y montrait spécialement rebelle ou incapable. Il est de fait qu'il avait depuis belle lurette déporté ce concept du côté de la lecture des formations de l'inconscient qui, ne cessait-il d'affirmer, ne pouvaient que se lire. Aussi était-il presque normal qu'il cherchât lui-même à se lire ailleurs que sur du papier, c'est-à-dire dans ce qui lui revenait de l'écoute des autres, qu'il s'agisse de ses analysants, de plus en plus expressément invités à venir assister à son séminaire et qui pouvaient donc chacun s'imaginer que telle ou telle sentence lui était tout particulièrement adressée, qu'il s'agisse des idiots ou des idiotes dont les bévues, quand elles lui revenaient, étaient tout spécialement les bienvenues pour lui permettre de rectifier le tir ou de signaler la dérive d'une mésinterprétation, qu'il s'agisse enfin des sourds qui lui donnaient encore plus d'énergie pour tonner et tonitruer, en prétendant qu'il parlait aux murs et qu'il s'adressait en fait aux personnes les plus réfractaires à l'écoute et au soutien de son discours, à savoir : les analystes, et plus particulièrement ceux de son École.

Car il ne faut pas oublier, et c'est là le cinquième fait que je voudrais rappeler, que Lacan s'était toujours attaché à une extériorité de son Séminaire par rapport à l'enceinte de son association, pourtant dénommée : École, et dans laquelle il n'y avait pas un seul enseignant qui ne distille tel ou tel élément du Séminaire, l'ânonnant, le paraphrasant ou le commentant jusqu'à la nausée.

Par le fait même de cette position extrinsèque, Lacan s'est donc arrangé pour que personne, et pas même lui, ne puisse s'adjuger un label ou ne puisse se considérer comme autorisé à parler au nom de sa théorie ou de son enseignement d'une façon légitime; et on peut donc comprendre pourquoi le psittacisme le plus éhonté s'est généralisé. Les tics de langage, les tournures de phrases, le port de voix, l'inimitable du style furent empruntés sans vergogne, pour ne pas parler du plagiat vestimentaire; et il paraît qu'il y a encore des lieux où cela continue, où l'on croit rêver en entendant une voix dont les intonations ne sont que trop reconnaissables.

Quoi qu'il en soit, c'est bien Lacan, au moins jusqu'à l'intronisation millerienne, qui a institué comme mode de transmission le plus efficace de la psychanalyse la diffusion sous le manteau, non autorisée et plus ou moins clandestine, de ses séminaires, sous la forme de ces fameuses sténotypies bourrées d'erreurs, et pourtant photocopiées à des centaines d'exemplaires, mais qui ne pouvaient cependant avoir d'autre origine que sa permission, ou sous la forme, plus piteuse encore si possible, de transcriptions vaille que vaille et souvent manifestement fautives.

Et cette aberrante situation n'est pas encore caduque!

En tout cas, il fut un temps où le trafic de bandes magnétiques ou de photocopies du séminaire pouvait quasiment faire vivre une officine, en alimentant tout un réseau d'abonnés officieux et qui finissaient ainsi par pouvoir se dispenser d'avoir à se déplacer en personne et à se fendre un chemin parmi une foule de plus en plus épaisse et coriace, pour obtenir un quart de strapontin dans un amphithéâtre bondé, enfumé et mal insonorisé.

Il y a plus grave encore, les difficultés d'écoute en ce lieu surbondé et les difficultés de lecture de tous les torchons que le séminaire a, pour ainsi dire, habilités, ont permis que se stabilise une vulgate, faite de quelques formules, autorisant les interprétations les plus antithétiques et promouvant le commentaire sans filet ou la citation pirate venant démentir une tendance ou faisant rebondir un scandale : Rendez-vous compte, il a dit ça! Ou : Imaginez-vous, on lui fait dire ça! Une chatte n'aurait pu y retrouver ses petits...

Mais un tel capharnaüm avait son avantage : on s'en rend compte à présent, à partir du moment où la pluralité des versions d'un même séminaire n'a plus été possible, où les différents réseaux de publication ou de commentaire se sont vus interdits (voire légalement condamnés, quand ils étaient excellents et pouvaient porter ombrage à la publication officielle : c'était le cas de la revue *Stécriture*, ou mollement désavoués, quand ils étaient mauvais), à partir du moment surtout où l'École Freudienne a été dissoute, pour être remplacée par une École de la Cause dévouée à la constitution d'une orthodoxie éditoriale et théorique, la mort du système de transmission que je viens de rappeler et qui était, non pas toléré, mais – je l'affirme – profondément souhaité par Lacan, a ouvert la voie à l'établissement d'un empire, voire peut-être à la naissance d'une secte.

C'est sur le fond du rétablissement de ces faits, – un acte qui n'est pas seulement ici de l'ordre du rappel salutaire, mais qui va prendre, dans ma lecture de certains textes de Lacan, la fonction d'un indéniable fournissant une clé – que va maintenant se déployer une tentative de réinterprétation du fameux « retour à Freud », érigé en drapeau par tous les lacaniens de stricte observance.

Je porterai pour cela le projecteur sur la page 486 des *Écrits* qui est la dernière du texte intitulé : « Situation de la psychanalyse en 1956 ». Après l'analyse brillante que l'on sait, des maux de l'institution voulue par Freud, en tant qu'elle se révèle incapable de fournir la raison d'une nomination de l'analyste, dès lors classé (et étrillé) en catégories drolatiques, Lacan énonce l'intention de terminer sur une « note roborative » et revient à Freud, après l'avoir remarquablement épargné, sinon pour regretter que le programme d'enseignement qu'il préconisait pour les analystes n'ait jamais vu le commencement d'une ébauche de réalisation.

Or le plus remarquable, c'est que le texte freudien en tant que tel, qui fut, n'en déplaise à son fondateur, le principal instrument de transmission de la psychanalyse, se voit noyé dans une série de termes qui indiquent peut-être des niveaux à distinguer, et où une homothétie sera peut-être à constater comme dévoilant une structure à l'œuvre, mais dont l'énoncé peut aussi fort bien noyer le poisson d'une littéralité.

Je rétablis donc cette série, par ordre d'entrée en scène, pour ainsi dire : « l'héritage freudien », « l'institution analytique », les « concepts freudiens » et leur « usage », où leur « signification n'entre pour rien » et qui se voient donc réduits au rang du « signifiant pur », permettant ainsi de comprendre « la cohérence maintenue de ce grand corps ».

Il fallait certes aboutir à cette métaphore finale du corps, pour sommer toutes ces approximations de la responsabilité de Freud, à propos de laquelle je remarque qu'elle est délestée du principe même de son action, qui passait la plupart du temps, pour ce qui est de maintenir, en effet, une cohérence, par les lettres, au sens épistolaire du mot, il vaut la peine de le rappeler ici.

Mais c'est précisément en cet endroit que se déploie le piège de la fiction de Poe, dans lequel Lacan va tomber tête baissée. Monsieur Valdemar intervient donc à point nommé, pour être assimilé à ce grand corps. Lacan rappelle les circonstances : « C'est un homme qui, d'être resté sous l'hypnose pendant le temps de son agonie, se trouve trépasser sans que son cadavre cesse pour autant de se maintenir, sous l'action de l'hypnotiseur, non seulement dans une apparente immunité à la dissolution physique, mais dans la capacité de témoigner par la parole de son atroce état. »

La version lacanienne pêche assurément par anachronisme. Poe ne pouvait pas parler d'hypnose, le mot n'étant pas encore créé. Il ne s'agit dans son texte que de « magnétisme ». Et le magnétiseur ne se sert donc pas de sa voix pour produire le résultat décrit, mais de « passes », se contentant, une fois le somnambulisme obtenu, de poser des questions pour entrer en communication avec le corps ainsi rigidifié – ou avec l'au-delà? –, sans pour autant que cette voix puisse le moins du monde induire le sommeil ou le soutenir.

C'est exactement le contraire qui se passe pour finir : lorsque cette voix émet son ultime question (« Monsieur Valdemar, pouvez-vous nous expliquer quels sont maintenant vos sensations ou vos désirs? »), le résultat qu'elle obtient, avant même la réponse, est une sorte d'agitation panique qui a le don de complètement déstabiliser le magnétiseur, au point qu'il se voit contraint de recourir aux passes censées provoquer le réveil, passes qui n'aboutissent en fait qu'à la dissolution du corps magnétisé (« tout son corps dans l'espace d'une minute et même moins se déroba, s'émietta, se pourrit absolument sous nos mains. »)

Lacan aurait donc été bien inspiré de revenir au texte même de Poe, avant de se risquer à produire une métaphore qui prend d'ailleurs sous sa plume les allures d'une allégorie, mais qui le mène cependant directement au pataquès. Il écrit : « Telle métaphoriquement, dans son être collectif, l'association créée par Freud se survivrait, mais ici c'est la voix qui la soutient qui vient d'un mort. »

Si je parle de pataquès, c'est parce que l'on ne voit pas comment le grand corps de Freud, si c'est bien le sien, pourrait être à la fois hypnotisé et en position d'hypnotiseur. Je ne sache pas en tout cas que ce soit la voix de Freud, à vrai dire bien peu évoquée, c'est remarquable, dans la plupart des commentaires qu'inspirent ses textes, qui hypnotise les psychanalystes réunis au sein du grand corps de son association. Et de toutes les façons, à supposer qu'elle s'exprime ou se fasse entendre à travers ses textes, il ne suffit pas de dire qu'elle « vient d'un mort », pour la tuer.

Se pourrait-il qu'à cette époque du moins, Lacan soit tellement féru et imbu de philosophie que la puissance même du texte littéraire (qui va effectivement jusqu'à pouvoir continuer de faire entendre la voix de son auteur, malgré le fait matériel que celui-ci soit mort et que son livre fasse aussi bien partie des choses mortes) lui ait complètement échappé et que le discours de Freud, loin de passer par la littéralité de certains textes inoubliables, se réduise à l'usage, plus ou moins correct, de certains concepts?

Le fait est que, dans le texte de Lacan, la chose qui est présentée comme capable de survie,

ce n'est point le texte, mais l'abstraction dualiste et pré-socratique de l'Éros freudien, « par où la vie, écrit-il, trouve à prolonger sa jouissance dans le sursis de son pourrissement ». Or l'on sursaute, si on se met dans la position d'imaginer que Freud ait pu lire cette phrase, puisque le terme de « jouissance » lui est fondamentalement étranger et que c'est manifestement à la pulsion de mort qu'il est plutôt fait ici allusion, alors que l'Éros pouvait justement s'entendre comme la fiction nécessaire d'une puissance, capable de s'opposer dans la vie même à ce jeu de passe-passe de la pulsion de mort.

Mais le pataquès ne s'arrête pas là. Je peux dire que la dernière phrase de ce texte est un chef d'œuvre de méconnaissance par le locuteur du fait qu'il parle, serait-ce prophétiquement, de lui, sous couvert de vouloir hypocritement plaindre le sort d'un autre. « Dans un tel cas pourtant, pouvons-nous lire, l'opération du réveil, menée avec les mots repris du Maître dans un retour à la vie de sa Parole, peut venir à se confondre avec les soins d'une sépulture décente. »

Les majuscules sont évidemment du maître que je cite, dont la sépulture, décente ou pas, est toujours aussi introuvable. Car seule sa plume pourrait laisser croire que la vie se niche plus électivement dans la Parole, avec une majuscule donc, que dans l'écriture, qui s'en passe, elle, fort bien, puisqu'elle ne cesse de proclamer, comme le fait justement Monsieur Valdemar, quand on lui donne la parole, qu'elle est morte, si bien que le lecteur ne peut se targuer d'aucune illusion et qu'il ne dépend que de lui d'être happé dans la mort du texte ou de rester dans la vie, en tant que lecteur averti du piège.

On ne pourra donc éviter de penser que pour « retourner à la vie de sa Parole », le lecteur de 1956 ne pouvait faire mieux que d'aller écouter celui qui savait si bien redonner vie au texte de Freud, avec sa voix, justement capable de provoquer un réveil (parce que pouvant induire magistralement l'hypnose, pouvons-nous comprendre aujourd'hui). Le grand corps de Freud devait, quant à lui, se plier à accepter une « sépulture décente », au lieu de donner encore vie à la voix de ses petits maîtres et bureaucrates qui essayaient à toutes forces de faire oublier qu'ils avaient tué celui dont ils usurpaient le nom.

Je suis tout prêt à l'admettre. Mais fallait-il pour autant s'exposer à de telles fantasmagories, en faisant mine de croire à l'existence de Monsieur Valdemar, c'est-à-dire, en méconnaissant la possible existence de ce qui s'interpose entre la pensée et la parole et qui n'est autre que le texte en tant que tel, avec le pouvoir dont il dispose de faire croire que la voix éveillée par la lecture, la voix du lecteur lui-même, et celle de l'auteur, sont une seule et la même?

Il est donc plus que temps de faire retour au texte de Poe, pour essayer de comprendre comment son piège est fabriqué et pourquoi il est si facile d'y tomber, puisque même Lacan n'y voit que du feu.

Il faut d'abord remarquer que l'histoire est de part en part tissée dans l'ordre même de l'écriture. Le récit est élaboré dans le style des comptes rendus cliniques pouvant se lire dans les revues scientifiques et médicales. Le texte est lui-même présenté comme le décalque d'un procès-verbal que le narrateur, qui est aussi le magnétiseur, recopie mot pour mot. Monsieur *Valdemar* est de même présenté comme un homme de plume : il est compilateur et traducteur. Quant à son nom, qui connote si bien une vallée qui serait celle de la mort, il est déchiffré comme le pseudonyme d'*Issachar* (l'âne de la Bible) *Marx* (le maître des jeunes hegéliens que Poe avait connus à Londres), une appellation donc pleine de réminiscences littéraires ou philosophiques.

Le deuxième trait saillant à la lecture est l'acuité du regard du narrateur, qui se déguise

donc en clinicien et qui à ce titre accumule les petits détails vrais et les faits médicalement connotés; en fait, il en bourre littéralement son récit, pour en faire la gangue de l'écrin de la révélation qu'il est censé apporter. Et j'insiste encore ici sur le fait que le somnambulisme obtenu in articulo mortis est induit au travers de passes prétendument magnétiques, et nullement avec la voix.

La troisième chose importante à souligner, c'est que toute la mise en scène du récit vise à obtenir du lecteur qu'il se rende plus particulièrement attentif aux quelques paroles échangées au cours de l'expérience, de telle sorte que la teneur de ces propos elle-même transparaisse, étant donnée la tonalité clinique du récit, comme marquée au sceau de l'événement réel ou du fait vrai.

Or toutes les paroles de Monsieur Valdemar évoluent et convergent vers la formulation extraordinaire et paradoxale de cette affirmation inouïe : « Je suis mort », un événement qui est énoncé comme ne pouvant être ni « dénié » ni « refoulé » (1), même si son horreur entraîne l'évanouissement du témoin chargé de rédiger le procès-verbal.

Mais le magnétiseur et les deux autres médecins sont restés vigilants et ont bien entendu qu'une voix s'était présentée à leur perception et qu'elle émanait bien de la langue du personnage dont la mort venait pourtant d'être dûment constatée. La manifestation de cette voix avait été savamment préparée dans la rhétorique du récit. Poe avait, pour ainsi dire, prévenu son lecteur : « Je sens maintenant que je suis arrivé à un point de mon récit où le lecteur révolté me refusera toute croyance. Cependant mon devoir est de continuer. »

Or l'important est précisément de contourner la croyance, en faisant appel au savoir dont le lecteur dispose, chaque fois qu'il lui faut faire exister avec sa voix le texte mort de l'auteur mort. La puissance magnétique de ses yeux ne fait ainsi rien de plus que se mettre en relation avec les vibrations de la langue du corps défunt de Monsieur Valdemar, soit : l'aimantation des lettres de son texte, et le tour est joué!

Mais l'auteur cache ici soigneusement son jeu : si, contre toute attente, le surgissement de cette voix est localisé dans l'espace du corps (« un fort mouvement de vibration se manifesta dans la langue... », « des mâchoires distendues et immobiles jaillit une voix... »), il faut aussi que le son qu'elle émet soit caractérisé avec des termes qui ressortissent au domaine du visible : il est qualifié de « âpre, déchiré, caverneux »; l'auditeur note que « la voix semblait parvenir à mes oreilles d'une très lointaine distance et de quelque abîme souterrain »; enfin il se déporte même, pour décrire son expérience, vers un registre de sensation encore plus indubitable : « elle m'impressionna (la voix) de la même manière que les matières glutineuses et gélatineuses affectent le sens du toucher ».

Cette viscosité n'empêche pourtant pas le texte proféré d'être parfaitement déchiffrable, puisqu'en l'occurrence Poe a même l'habileté de faire une distinction entre la voix proprement dite et le son, pour remarquer que celui-ci « était d'une syllabisation distincte, et même terriblement, effroyablement distincte. » On peut facilement déceler ici le procédé employé : le renvoi à l'expérience de lecture qui consiste à regrouper des lettres, pour syllabiser, et donc identifier des mots, sert de fondement à la croyance du lecteur en la possibilité que les résultats de l'expérience soient véridiques; alors que le fantastique du récit, évidemment interposé, vise à brouiller les pistes, à cacher le jeu de cette efficacité.

1. «no person present even affected to deny or attempted to repress the unutterable, shuddering horror which these few words, thus uttered, were so well calculated to convey»

Car il n'y a pas lieu de tant s'effrayer de la survie (pendant sept mois seulement) du corps de Monsieur Valdemar. Cette inaltérabilité ne fait que prendre en compte la dissociation possible entre la voix et le corps dans l'écriture. Et si ce n'était pas le corps qui était le support de cette voix, mais un parchemin tiré de sa peau, personne ne s'étonnerait d'une survie encore plus prolongée.

L'enseignement qui peut se tirer du texte de Poe est cependant que, lorsqu'une relation qu'on ne tardera pas à appeler « transfert » s'établit, c'est électivement dans l'élément du vocal qu'elle restera circonscrite. Poe relève à ce propos, comme en passant, les deux faits suivants : 1. « La seule indication réelle de l'influence magnétique se manifestait maintenant dans le mouvement vibratoire de la langue »; et 2. « Chaque fois que je lui adressais une question, il faisait un effort pour répondre. Aux autres que moi, il paraissait absolument insensible. »

Quiconque se prête à ce type d'influence devrait donc méditer ces petites notations et se pénétrer de l'importance du pouvoir que confère une telle exclusivité dont le caractère inaltérable survit à toute séparation dans le temps ou l'espace, l'atome que forme le couple d'une voix et du corps qui l'aimante ayant l'éternité des « effets de cristal du signifiant », pour reprendre ici une notation lacanienne, et cela, qu'ils soient ou non repris dans un texte auquel la littérature pourrait donner des lettres de noblesse.

C'est bien pourtant du pouvoir de la fiction littéraire qu'il est encore question dans l'œuvre que Poe donne à lire; et l'on peut imaginer que cet auteur a pu s'émerveiller d'être à ce point cru, mais aussi peut-être s'effrayer, puisqu'il se sent à vrai dire contraint de se rétracter, quand un magnétiseur qu'il juge sérieux le somme de répondre de la véracité de son récit : « Mystification est bien le mot qui convient, lui écrit-il, pour le cas de Monsieur Valdemar. Quelques personnes le croient, mais certainement pas moi – alors, n'y croyez pas (2). » Mais sa réponse à la poétesse Elizabeth Barret Browning, qui lui fait la même demande, en dit un peu plus long. C'était, écrit-il, « l'hypogryphe ombrageux de la vérisimilitude » (qui avait accompli ce miracle) : « Faire croire au plus impossible des états : la réalité physique de la vie dans la mort (3). »

Les psychanalystes sont payés pour savoir, c'est le moins qu'on puisse dire, que cet « hypogryphe » garde encore tous ses pouvoirs, surtout quand certaines concaténations signifiantes sont maintenues en vie dans l'inconscient, tant qu'elles ne sont point lues, ou tant que le rêve déjà, s'il est écouté, ne donne pas à tous les descendants de Valdemar allongés sur des divans la possibilité de faire entendre un « je suis mort » qui ne peut plus, dès lors, être ignoré et qui permet parfois alors de se réveiller et de se séparer du symptôme d'une pourriture, si possible avant que le mort ne vienne saisir le vif.

De là à penser que tout écrit est de l'ordre d'une telle concaténation signifiante et qu'il se définit en son essence même comme « fait pour ne pas se lire », il y a un pas que Lacan franchit, pour des raisons qu'il me reste encore à élucider; mais c'est un pas que je ne suis pas prêt pour ma part à emboîter, car il me paraît dommageable à tous ceux qui pensent que la psychanalyse a encore quelque chose à nous dire.

2; Edgar Poe, *Lettres*, Tome II, p. 337.

3. *Ibid*, p. 433.

C'est même en ce point que je situerai la mystification lacanienne, en soulignant qu'elle est du même ordre que celle de Poe avec Monsieur Valdemar, même si elle en inverse les termes, en faisant croire que la voix seule en son dire peut faire exister un discours.

Une chose est sûre cependant, c'est que la voix est certes indiquée en quelques rares marges de son discours comme objet (a) ou comme truchement du surmoi, mais n'est pas vraiment thématifiée par Lacan, comme je l'ai fait grâce à Poe, sauf dans le texte que j'ai cité et à cause de l'hypnose qu'il attribue aussi fautivement au magnétiseur de Poe qu'à la volonté de Freud. Cette voix, peut-on aujourd'hui penser, en tant qu'instrument de la parole inséminante, ne pouvait qu'être méconnue comme concept.

Mais il y a plus grave : chaque fois qu'il thématise la lecture, c'est au pronominal d'un « se lire » qu'il nous renvoie, comme si celle-ci pouvait se réduire au déchiffrement d'une machine auto-référente. Aussi, lorsqu'il assène, en différents points de son discours et à différents moments de son parcours, qu'un « écrit est fait pour ne pas se lire », y a-t-il lieu de penser que l'on peut tout aussi bien entendre qu'il ne saurait, en effet, se lire sans que ne s'y adjoigne un je qui donne un sens à ce pronominal, même si ce je se réduit à l'énergie d'une voix qui parvient à faire lire des lettres mortes.

Dans une lecture comme celle que j'ai proposée du texte de Poe ou dans celle à laquelle je vais me risquer de la « Postface » du premier séminaire publié, il est évident que le « je » du lecteur que je deviens, et qui ne saurait se soustraire à la signature, ne peut être réduit au rang d'un simple effet, sauf à réduire du même coup le discours analytique à celui tenu par la voix d'un maître, auquel tout lecteur devrait donc se soumettre, s'il n'a pas les moyens de se poser lui-même, serait-ce dans le cercle plus restreint de son groupe, en autre maître.

Cela impliquerait que le lecteur des textes de Freud ou des transcriptions de Lacan ne saurait se poser en lecteur critique, devant se contenter de rester un sujet voué à la servitude volontaire. Mais une telle démission de la pensée se paye dans la communauté des intellectuels d'un prix trop exorbitant, prix dont je voudrais à présent pouvoir nous exempter.

C'est en ce sens que la lecture commence pour moi avec la relecture, ce que permet un vrai texte et qu'interdit, par définition, l'écoute d'un séminaire ou la simple lecture des effets d'inconscient, puisque, Lacan le martèle et Freud le donne à entendre, l'inconscient est bien ce qui se lit.

Est-ce à dire que le discours proféré sur la pratique d'une telle lecture soit à situer au même niveau que celui de la lecture de vrais grands textes? Est-ce à dire, plus précisément encore, que sa relecture doive uniquement servir à conforter le maître, pour le rassurer de ne s'être point trop égaré sur sa route? Je ne pense plus qu'il soit possible d'en rester là aujourd'hui ou qu'il suffise de constater qu'une fois encore d'ailleurs Freud l'avait bien déjà dit.

Et je vais devoir le démontrer, en faisant moi-même à nouveau acte de lecture. On trouve, page trente du séminaire *Encore*, le texte suivant : « C'est ce dont je m'assure quand, ce que je ne fais jamais sans tremblement, je retourne à ce que dans le temps j'ai proféré. Ça me fait toujours une sainte peur, la peur justement d'avoir dit des bêtises, c'est-à-dire quelque chose qu'en raison de ce que j'avance maintenant, je pourrais considérer comme ne tenant pas le coup.

Grâce à quelqu'un qui reprend ce Séminaire – la première année à l'École normale sortira bientôt – j'ai pu avoir comme le sentiment, que je rencontre quelquefois à l'épreuve, que ce que j'ai avancé cette année-là n'était pas si bête, et au moins ne l'était pas au point de m'avoir

empêché d'avancer d'autres choses, dont il me semble, parce que j'y suis maintenant, qu'elles se tiennent. »

Passons sur le symptôme avoué de cette « sainte peur », qui est tout compte fait rassurant : si Lacan lui-même continue jusqu'au bout de douter de la validité de son discours, prenons-en de la graine. Et donnons-lui acte, en effet, de ce que certaines choses avancées par lui se tiennent ou tiendront encore. Là où ça ne tient plus, c'est quand il ajoute : « Il n'en reste pas moins que ce se relire représente une dimension qui est à situer par rapport à ce qu'est, au regard du discours analytique, la fonction de ce qui se lit (4). »

Or il y a manifestement de l'abus à vouloir à toutes forces : 1. confondre le pronominal du se relire, avec le fréquentatif du ce qui se lit, toujours à deux, entre divan et fauteuil; 2. méconnaître l'existence du texte lui-même, en tant qu'il se distingue de la « dimension de l'écrit », plus ou moins réductible qu'elle est au mathématique; 3. prétendre que le discours analytique est exclusivement une catégorie (qui se distingue, par exemple, de l'universitaire, pouvant à la limite être à cette fin formalisée en lettres), et non tout aussi bien *un genre littéraire nouveau*, auquel Freud a donné ses lettres de noblesse et dont participent certains écrits de Lacan, même s'ils en renouvellent complètement la définition.

Bien évidemment, la suite escamote complètement l'acte de lecture, passé qu'il est aux oubliettes, ne serait-ce que dans la mesure où Lacan tente une fois de plus de gommer la dimension du je, pourtant indispensable quand une lecture se déroule et s'assume. « Le discours analytique, pouvons-nous lire, a à cet égard un privilège. C'est de là que je suis parti dans ce qui m'a fait date de ce que j'enseigne – ce n'est pas tant sur le *je* que l'accent doit être mis, à savoir sur ce que *je* puis proférer, que sur le *de*, c'est-à-dire sur d'où ça vient, cet enseignement dont je suis l'effet (5). »

On le voit, plus question de lecture, mais seulement de profération; et pour ce qui est de pointer le « d'où ça vient », rien ne sera dit des textes de Freud comme par hasard, alors qu'il sont tout aussi incontournables, pour fonder le discours analytique, que le fait de se poser en « effet » et de faire rendre gorge à un *je* quelconque.

Le seul privilège que réclame donc Lacan pour le discours analytique, si réductible qu'il puisse être à une algèbre de lettres, comme le fait la suite du texte, c'est de devoir se juger par ses effets dans la parole vive, et c'est donc de pouvoir transcender, pour ainsi dire, le silence du texte, afin de devoir uniquement se poser dans la profération d'une voix nécessairement présente.

Mais de là à s'interdire, à partir de la publication en 1962 de ses *Écrits* (soi-disant illisibles, rien n'est moins sûr, ou intraduisibles, on s'y essaye pourtant, et parfois avec bonheur), de revenir à la plume ou à la publication de textes, c'est-à-dire de textes relus, il y a une marge que Lacan a cru bon de devoir franchir.

Or, s'il le fait, à lire du moins sa « Postface », c'est pour avoir été touché par la grâce d'un mot, érigé soi-disant en concept par son gendre : celui de « transcription ». Désormais, à partir de 1973 donc, plus ou presque plus de publications, à cause sans doute des ordres imposés par la rigueur du mauvais jeu de mot sur la « poubellication », alors même que l'expérience montre que des livres trouvés dans une poubelle sont souvent une aubaine. Aucun texte de Lacan qui ne soit

4. *Encore*, p. 30.

5. *Ibid.*

d'abord passé à la Moulinette ou à la Marmelade (les deux signifiés connotés par le nom ou les initiales) de celui qu'il appelle ou rebaptise : « J.A.M., Jacques-Alain, Miller du nom (6). » Et l'on pourrait donc entendre aussi, car il vaut mieux en rire, que ce gendre était tout désigné pour faire passer le Jacques à l'Un, c'est-à-dire à la bêtise, pourtant si redoutée.

La « sainte peur » d'avoir à se relire a donc été payée fort cher, et jusqu'à la pantalonnade de parler sa postface en présence de la sténotypiste ou du secrétaire, qui laissent passer, dans ce maigre texte déjà, au moins deux bourdes (7) ne présentant même pas l'intérêt que peuvent avoir parfois les coquilles, et cela, encore une fois, pour se soumettre à un mauvais jeu de mot : « [...] ici je n'écris pas. À le faire, je posteffacerais mon séminaire [...] (8) »

Comment donc a bien pu se théoriser – ou plutôt se rationaliser – l'aveu d'un symptôme aussi gênant, celui de la peur de laisser des traces écrites sur lesquelles il lui faudrait revenir? Il vaut encore aujourd'hui la peine d'aller y voir, en raison de conséquences, perceptibles au sein du mouvement analytique, qui vont de la séquelle à la secte.

Je ferai d'abord un sort au mot de « transcription », traduit de la façon suivante pour le faire passer au concept : « ce qui se lit passe-à-travers l'écriture en y restant indemne (9). » Il faut donc entendre que l'écriture, quand un sujet ne se soumet pas à la nécessité de transcrire ce que dit un autre, qui est, comme il se doit, un maître, voue nécessairement une pensée à la dénaturation, ce qui peut laisser parfois tout travailleur intellectuel dont l'expérience la plus commune démontre qu'il se soumet à la nécessité de passer par l'écriture pour obtenir de son discours qu'il se tienne.

Or ce n'est pourtant pas la voix qui est thématifiée ici comme pouvant se perdre dans ce passage, mais un « dire » qui aurait donc pour visée de se décontextualiser, ce qui fait passer à une autre acception de l'écriture, celle des mathématiques où se déploie l'illusion de pouvoir transmettre un contenu sans reste, en évacuant le « je », toujours honni : « ce qui se lit de ce que je dis, ne se lit pas moins de ce que je le dise. L'accent à mettre étant sur le dire, car le je peut toujours courir. (10) »

Et le profit à tirer de cette opération c'est de « faire consistant le discours analytique », à partir d'une « date qui signe la fin de mon désert », et qui n'est autre que la rencontre enfin possible, à partir de « ma venue à l'École normale », de celui à qui il peut se fier pour se relire, le normalien époux de son agrégée de fille.

Mais le coup bas de cette interprétation, qui ferait du théoricien exclu et toujours imperturbablement seul la victime d'une nostalgie du giron universitaire, est immédiatement récusé comme une issue déplaisante et constamment écartée, puisque le séminaire a attendu vingt ans, avant de souffrir une transcription qui échappera enfin, on se demande par quel miracle, à ce qu'on y mette « le tour universitaire (11) », une peste qui n'a pourtant pas évité le choléra d'un accaparement familial, on en sait maintenant quelque chose.

6, J. Lacan, *Le Séminaire, livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1967, p. 251.

7. P. 252 : « [...] l'école, dite sans doute maternelle de ce qu'on y *procède* [et non *possède*] à la dématernalisation », et p. 254 : « Cette « stance-par-en-dessous » ne se pourrait-il qu'elle se livrât plus accessible de cette forme *par* [et non *pour*] où l'écrit déjà du poème fait le dire le moins bête ? »

8. Ibid., p. 251.

9. Ibid.

10. Ibid.

11. Ibid., p. 252.

Mais c'est alors par un autre biais que la légitimité de cette transcription, enfin supportée, est alors soutenue : celui, déjà rencontré, de l'incompatibilité entre ce dire à préserver, et « l'écrit comme pas-à-lire » dont Lacan va jusqu'à affirmer ici « qu'on en fera son statut (12) », d'autant qu'il peut s'autoriser pour cela de l'antériorité de Joyce dont le texte se situe « au-delà des langues (13) », si bien qu'on ne sait plus dans laquelle on doit le lire, exercice dont on peut donc se tenir quitte.

Tous ceux qui trouvent du plaisir à lire et relire *Finnegan's Wake*, dans l'original ou dans ses traductions, auraient, bien sûr, beaucoup à objecter. Je me contenterai de renvoyer encore à ma lecture de Poe, en disant que Joyce a fabriqué un Valdemar capable de survivre encore plus longtemps à toute tentative de réveil, car presque entièrement tributaire des inflexions de la voix ou de la culture de son lecteur.

Se privant de faire référence à la voix, Lacan va alors s'appuyer sur les embûches que rencontre l'enfant dans l'apprentissage de la lecture et que ne lui évite pas l'identification de la lettre à un phonème, puisque le G de girafe et le G de guenon sont aussi différents que l'image d'animal qui leur est associée, ce qui amène Lacan à affirmer, à propos de l'anorthographe qui peut s'ensuivre, qu'il y a lieu de « prendre la fonction de l'écrit pour un mode autre du parlant dans le langage (14) ».

Or, s'il est certain que se soumettre, quand on parle une langue, à la spatialité de la page, contraint à respecter d'autres contraintes que celles de l'émission d'une phrase dans la temporalité, il n'y a pas lieu de faire de cet « autre mode », quasiment une autre langue, disjointe et séparée du dire qui se déploie dans l'oralité sans autre relecture que les aléas de la rétroaction. Et quand l'analysant dont Lacan tire dans la foulée exemple, s'expose, lui, systématiquement à de tels aléas, c'est certes pour produire une « parole où ne se lise pas ce qu'elle dit (15) », sans qu'il faille pour autant envisager que l'analyste qui « sursaute » à voir que cette lecture est possible doive pour autant interpoler un texte écrit avec d'autres mots que ceux prononcés dans cette parole.

Avec la meilleure sympathie du monde, je ne me laisse donc pas convaincre, surtout lorsque Lacan fait des appels du pied à un public, ici absent, mais trop facile à berner d'habitude avec ce genre d'admonestations : « Intention, défi on se défile, défiant on se défend, refoule, renâcle, tout lui sera bon pour ne pas entendre...(16) » Le malheur est en plus que ce qu'il s'agirait d'entendre n'émet justement pas le moindre son, puisque ce n'est rien d'autre que « l'indicateur des chemins de fer » ou le « billet que délivre la gare », qui sont appelés à la rescousse, c'est le cas de le dire, pour trancher la question de savoir comment, parce que « se lit Lemberg au lieu de Cracovie », l'on peut mentir en disant la vérité. Il y a vraiment de la galéjade! Car on ne voit pas alors pourquoi faire une interprétation ne reviendrait pas à l'acte de réclamer le ticket, comme cela a justement lieu dans les sectes où le rapport entre l'écrit et la parole est tout aussi subrepticement disjoint.

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*

14. *Ibid.*

15. *Ibid.*

16. *Ibid.*

Je ne parle évidemment pas de Lacan, mais du type de lecture que ses transcriptions supportent, voire sont faites pour induire. Le fait est que, si je m'arrêtais là dans la lecture de ce petit texte tellement instructif, aucun pont ne pourrait plus être jeté entre le dire et le lire, et serait perpétuée une division, parmi les tenants du discours lacanien, entre ceux qui n'ont que les mots, à tire-larigot, et ceux qui ont la compétence des textes, décidant desquels sont à lire (comme l'indicateur des chemins de fer) ou pas à lire (comme cet article).

Je ne m'arrêterai donc pas ici et, pour sortir du cauchemar qui pourrait sinon se profiler, je soulignerai que Lacan ajoute : « Mais la fonction de l'écrit ne fait pas alors l'indicateur, mais la voie même du chemin de fer. Et l'objet (a), tel que je l'écris, c'est lui le rail [...] (17). » Qu'entendre avec ces propos sybillins? D'abord que l'écriture, si c'est bien un « mode autre du parlant dans le langage (18) » est loin d'être superfétatoire (sans rail, point d'indicateur); ensuite, que le signifiant, car c'est bien de lui qu'il s'agit, si l'on fait du rail l'objet (a), est ainsi spécifié comme ayant le privilège de pouvoir s'inscrire dans un réel, qu'on peut dès lors dire porté au signifiant, parce qu'il se donne à lire : c'est la voie même du chemin de fer reliant Lemberg à Cracovie qui vient inscrire le parcours de ses trains dans le temps de l'indicateur.

Lacan donne d'ailleurs tout de suite des exemples tirés d'un ordre moins industriel et que je trouve plus joliment exprimés dans le séminaire contemporain qui dit à peu près la même chose : « Pour me faire comprendre, je vais prendre une référence dans ce vous lisez, dans le grand livre du monde. Voyez le vol d'une abeille. Elle va de fleur en fleur, elle butine. Ce que vous apprenez, c'est qu'elle va transporter au bout de ses pattes le pollen d'une fleur sur le pistil d'une autre fleur. Ça, c'est ce que vous lisez dans le vol de l'abeille. Dans un vol d'oiseau qui vole bas – vous appelez ça un vol, c'est en réalité un groupe à un certain niveau – vous lisez qu'il va faire de l'orage. Mais est-ce qu'ils lisent?

Est-ce que l'abeille lit qu'elle sert à la reproduction des plantes phanérogamiques? Est-ce que l'oiseau lit l'augure de la fortune, comme on disait autrefois, c'est-à-dire la tempête?

Toute la question est là. Ce n'est pas exclu que l'hirondelle lise la tempête, mais ce n'est pas sûr non plus (19). »

En revanche, ce qui est sûr, c'est qu'il y a un sujet appelé par le signifiant à être lu ainsi, parce que « c'est bien de ce qui les porte (ces faits; et je reviens ici à la « Postface ») au signifiant de ce fait que je parle, que j'ai à rendre compte (20). » C'est exactement la position que je soutiens : il y a à rendre compte de la parole d'une lecture, à ceci près que je l'étends, ce qui tombe tout de même sous le sens, aux textes écrits et qui ne sauraient se passer d'être relus, d'abord par leur auteur, et puis par tous ses anonymes lecteurs qu'il ne saurait se targuer de connaître ou encore moins d'avoir choisis.

Qu'il renâcle ou non, qu'il ne veuille pas l'entendre (pour le pasticher), cela ne change rien à l'affaire : des transcriptions, une fois publiées, cela donne des textes, une écriture privée de toute la charge contextuelle dont elle pouvait être bourrée et où le je du locuteur, loin de courir, était – et reste encore! – bien encombrant. Car il se pourrait bien, en effet, que son invention touche moins aux choses même dont il traite, qu'au style de son énonciation, que je pourrais

17. *Ibid.*

18. *Ibid.*

19. *Encore*, p. 37-38.

20. *Les quatre concepts...*, p. 252.

définir comme une diagonalisation entre l'oral et l'écrit, faite pour rendre plus exhaustif le comput des effets du signifiant, les uns relevant de l'énonciation par la voix, et les autres de la lecture des énoncés dont elle part ou, alternativement, qu'elle produit.

On ne s'étonnera donc pas que Lacan forge un mot pour désigner cet effort : « Vous ne comprenez pas stécriture. Tant mieux, ce vous sera raison de l'expliquer. Et si ça reste en plan, vous en serez quitte pour l'embarras. Voyez, pour ce qui m'en reste, moi j'y survis.

Encore faut-il que l'embarras soit sérieux pour que ça compte. Mais vous pouvez pour ça me suivre : n'oubliez pas que j'ai rendu ce mot à son sort dans mon séminaire sur l'angoisse, soit l'année d'avant ce qui vient ici. C'est vous dire qu'on ne s'en débarrasse si facilement que moi (21). »

Je fais remarquer en passant que l'on pourrait lire la trouvaille de ce mot tout aussi bien comme « s'tait criture », ce qui ferait entendre, c'est le cas de le dire, le silence de la voix, quand elle donne à lire, un silence qui n'est tout de même pas la mort (« moi j'y survis », éprouve-t-elle tout de même le besoin de dire). De toutes les façons, cette survie ne dépend plus de l'auteur, mais bien du collectif de ses lecteurs, un collectif plus ou moins dispersé et babélique par les temps qui courent.

Or ces lecteurs ne seront pas rendus plus nombreux, en raison de la difficulté à comprendre ou de l'intensité de l'effort déployé pour crypter un message, voire du niveau d'exaspération que le personnage peut encore générer, mais uniquement parce que le style même de « stécriture » fait vivre un discours qui est celui d'une pratique qui intéresse encore les sujets. Aussi ce style est-il à faire passer, à retransmettre, et non pas à cause de la hauteur des enjeux d'un théoricien qui était ou se voulait ou se croyait le dos au mur, et qui considérerait donc la relecture comme un danger mortel, mais à cause de la responsabilité collective de tous ceux, analysants ou analystes, qui lui ont délégué le pouvoir de signer le discours analytique et qui se sont pourtant contentés qu'il le soutienne oralement, ne lui demandant pas de l'écrire, mais se proposant chacun de le transcrire, sinon avec une plume, en tout cas dans le concret des choses d'une analyse.

Ce contrat collectif a été brisé; non par la mort ou par la dissolution la précédant d'une École déjà morte, ni à cause des aléas de la faiblesse humaine, mais par une prise au pied de la lettre de certaines affirmations concernant l'écrit, avec leur exploitation institutionnelle, une interprétation qui est non seulement fautive, mais dommageable pour ce qui est de l'avenir de la psychanalyse, en ce qu'il repose sur une éthique de sa transmission.

Je voudrais pour finir appuyer cette opinion sur un commentaire de la mystérieuse et croissante formule où Lacan énonce pourquoi il en « réchappe » : « C'est que d'écrit j'ai plus que je n'écrois (22.) » La suite du texte l'éclaire cependant assez : l'écrit dont il s'agit, et dans lequel vient s'inscrire l'évangile de Marx, c'est celui qui traverse les siècles d'être la Bible, un texte dont Lacan n'a pas cessé de faire la lecture, sans pour autant tomber dans la croyance, par le simple fait de rester au ras des signifiants, en coupant court, donc, à ce qu'une « foule de substances surgissent comme substituts à la seule propre, celle de l'impossible à ce qu'on en parle, d'être le réel (23). »

21. *Ibid*, p. 253.

22. *Ibid*.

23. *Ibid*.

Or, ce qui a du prix pour moi, c'est qu'à propos de ce réel, pourtant défini comme l'impossible à dire, s'il fallait à toute force en faire une substance, Lacan s'interroge : « Ne se pourrait-il qu'elle se livrât plus accessible de cette forme par où l'écrit déjà du poème fait le dire le moins bête?

Ceci ne vaut-il pas la peine d'être construit, si c'est bien ce que je présume de terre promise à ce discours nouveau qu'est l'analyse (24). »

Après toutes les critiques que j'ai pensé devoir asséner au système et à ses thuriféraires, on ne sera pas tenté de penser que je cherche ici à me faire pardonner, en sauvant in extremis la mise à ce maître. Je constate seulement qu'on ne peut pas lui imputer, à propos de l'écrit en général, toutes les bêtises qu'il a cru devoir professer à propos des siens. Si l'écriture du poème est bien une « terre promise », c'est peut-être, faudrait-il à présent ajouter, parce qu'elle jette un pont entre le lire et l'écrire, en retrouvant sous les nécessités infrangibles de l'articulation des signifiants la clé perdue d'une jouissance comme cause d'un monde, si éphémère que sa vision s'impose, et pas ailleurs que sur la page.

Paris, novembre 1996 - décembre 97

24. Ibid., p. 254.